

549-550

2020

1-2

ROMANIA

REVUE CONSACRÉE À L'ÉTUDE
DES LANGUES ET DES LITTÉRATURES ROMANES

FONDÉE EN 1872 PAR

PAUL MEYER ET GASTON PARIS

PUBLIÉE PAR

SYLVIE LEFÈVRE ET JEAN-RENÉ VALETTE

SOUS LE PATRONAGE DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES LETTRES

Pur remembrer des ancessurs
Les diz e les faiz e les murs
WACE

Tome 138

R

PARIS

SOCIÉTÉ DES AMIS DE LA ROMANIA

TOUS DROITS RÉSERVÉS

ISSN : 0035-8029

mémoires d'un grand capitaine, car même si ce livre est nourri de l'expérience de Jean de Bueil, de son enthousiasme pour la guerre et de son mépris des gens de cour (nous dirions : de l'arrière, des « pékins »), il est difficile de savoir quelle part il a prise à son écriture. Ce n'est pas non plus une fiction, tant la place du romanesque (le chevalier épouse la fille d'un certain roi Amydas !) est faible. Si le *Jouvencel* de Jean de Bueil n'est donc ni un traité ni un recueil d'exemples ni un livre de mémoires ni un roman de chevalerie, on pourrait aussi bien dire qu'il est tout cela à la fois, comme une autofiction, très médiévale en ce qu'elle est une leçon de vie. Les contemporains ont choisi l'interprétation biographique, à l'instar de Tringant, écuyer de Jean, dont l'intéressant commentaire, écrit peu après la mort de son maître, s'efforce d'identifier les lieux, les personnages et les faits d'armes mentionnés dans le texte avec des lieux, des personnages et des faits d'armes marquants de l'histoire du chevalier. Aujourd'hui, les historiens relèvent que le livre paraît avoir tiré les leçons des défaites françaises (de Crécy à Verneuil) : la stratégie a changé, on se méfie des batailles rangées où l'attaquant a toute chance d'être vaincu, on condamne les défis entre chevaliers et on répugne à organiser les duels qui s'ensuivent ; pour l'essentiel, la guerre se structure autour des places fortes à prendre, à défendre ou à libérer du siège qu'en fait l'ennemi, et le *Jouvencel* ne se lasse pas de raconter escarmouches, ruses, embuscades, recherche du butin, qui font le quotidien d'une guerre d'usure où comptent plus que jamais la foi des soldats en leur capitaine et la solidarité de ceux qui de la guerre ont fait leur métier.

Pierre-Yves BADEL

Université Paris 8 (Vincennes/Saint-Denis)

Richard de Fournival et les sciences au XIII^e siècle, textes réunis par Joëlle DUCOS et Christopher LUCKEN, Firenze, 2018 [*Micrologus Library*, 88], VI-443 p.

Richard de Fournival semble avoir été plus étudié pour ses écrits littéraires en français que pour son œuvre scientifique et son intérêt pour les sciences, injustice réparée grâce à l'ouvrage dirigé par J. Ducos et Ch. Lucken. Plus qu'injuste, l'orientation des travaux, d'ailleurs majoritairement consacrés au *Bestiaire d'Amour*, faussait la perception de l'homme et de l'auteur. Le recueil de contributions présentées dans la collection « Micrologus Library » permet de cerner plus précisément le profil de polymathe du chancelier amiénois et par là même d'appréhender son écriture dans sa globalité, approche sans doute susceptible de conduire aussi à un renouvellement des analyses dans le champ de la littérature. Le mérite du livre est donc double : d'une part nous proposer une plongée dans les sciences du XIII^e siècle et situer Richard de Fournival dans cet ensemble, d'autre part nous inviter à reconsidérer l'écrivain dans ce contexte.

L'exposé liminaire de Ch. Lucken (« Parcours et portrait d'un homme de savoir », p. 3-45), extrêmement précis et, de ce fait, passionnant, reprend toutes les données biographiques. Il rappelle notamment que Richard de Fournival a écrit en français un traité d'urologie aujourd'hui perdu et quelques recettes médicales. La langue française lui a donc paru appropriée pour transmettre des connaissances. Plus connu, la *Biblionomia*, nous offrant un catalogue réel en même temps qu'une bibliothèque idéale, s'avère du plus haut intérêt, puisque son classement engage aussi une classification des sciences. Bien plus, au sein de chaque section du texte,

Romania, t. 138, 2020, p. 232 à 237.

on perçoit le développement d'un savoir, car le chanoine de la cathédrale d'Amiens commence toujours par l'œuvre la plus ancienne, le phare de la discipline, et y adjoint ses commentaires et toute la littérature qui naît à son ombre. Enfin, l'organisation de cette œuvre témoigne d'une articulation entre théorie et pratique, les manuscrits théoriques étant placés en premier.

Dans le titre du recueil d'articles réunis par J. Ducos et Ch. Lucken, le mot « sciences » est à prendre au sens moderne, il ne s'agit pas des savoirs en général, l'ouvrage se concentre en réalité sur la géométrie, l'arithmétique, la médecine, l'alchimie, l'astronomie et l'astrologie. Dans cette optique, la *Biblionomia* apparaît comme fondamentale. On nous propose donc d'abord d'explorer plus précisément ce texte hors du commun. Si le lecteur décide d'opter pour une lecture *in extenso* suivant l'ordre des contributions, il ne pourra que se réjouir de la structuration claire de l'ensemble.

Deux articles se consacrent exclusivement à la *Biblionomia*. Jean-Marc Mandosio (« La *Biblionomia* de Richard de Fournival et la classification des savoirs au XIII^e siècle », p. 47-82) rappelle le système allégorique qui s'y déploie, la bibliothèque devenant un jardin dans lequel les sections s'ordonnent en plates-bandes, les livres s'y offrant comme des fruits à l'appétit des lecteurs. Le classement est donné mais non explicité, et c'est à ce travail d'exégèse que se livre Jean-Marc Mandosio. On y retrouve une classification attendue suivant les sept arts libéraux répartis en *trivium* et *quadrivium*, en tenant compte à la fois de l'approche platonicienne et de la vision aristotélicienne de la philosophie, ce qui montre bien que Richard de Fournival est l'homme de son temps. Si la *Biblionomia* pose la question de l'ordonnement des savoirs, ce n'est pas pour autant exactement une théorie visant à classer les sciences. En effet, il s'agit d'un catalogue qui correspond aussi à une bibliothèque réelle et, dans cette optique, on constate que les sept arts libéraux ne sont pas suivis des sept arts mécaniques, ce qui ne signifie pas que ces derniers soient délaissés, seulement le nombre des manuscrits est moindre et ils se voient regroupés dans une section mixte accueillant aussi bien l'architecture que l'agriculture, aux côtés d'autres types de textes. Au total, Jean-Marc Mandosio éclaire l'organisation de Richard de Fournival selon des héritages scientifiques et par rapport à ce qui se faisait à son époque.

Isabelle Draelants (« La *Biblionomia* de Richard de Fournival, une bibliothèque d'encyclopédiste ? Enquête comparative sur les textes et les manuscrits », p. 83-122) se demande si les auteurs d'encyclopédies ont pu bénéficier de la lecture d'ouvrages détenus par Richard de Fournival. Conjointement se pose la question du caractère lui-même encyclopédique de cette bibliothèque. Elle cherche les points communs entre le catalogue de la *Biblionomia* et les sources des encyclopédistes du XIII^e siècle, recherche envisageable étant donné qu'on a pu identifier certains manuscrits. En effet, à la mort du chancelier amiénois, les livres ont été légués à Gérard d'Abbeville, qui a lui-même fait don de certains d'entre eux à la bibliothèque de Robert de Sorbon en 1272. En l'état actuel des identifications des manuscrits, il est tout de même difficile de répondre au questionnement lancé par Isabelle Draelants, mais les recherches orientent la conclusion vers l'idée que les encyclopédistes contemporains n'ont pas utilisé les livres de Richard de Fournival. L'avantage de cette étude comparative est de permettre de bien

cerner la spécificité de cette bibliothèque : ce n'est pas une collection d'ouvrages généraux dans lesquels les encyclopédistes auraient pu puiser, car il s'agit plutôt de la réunion de livres spécialisés dans divers domaines, de travaux fondamentaux, pointus et très à jour ; on compte d'ailleurs plus de textes recopiés intégralement que de florilèges. Après ces deux contributions centrées sur la *Biblionomia*, l'ouvrage nous propose une exploration de divers domaines scientifiques.

L'arithmétique et la géométrie sont représentées dans la *Biblionomia* et Marc Moyon (« Arithmétiques et géométries au XIII^e siècle d'après la *Biblionomia* : des traductions arabo-latines à Jordanus de Nemore », p. 123-153) propose d'abord un panorama de ces sciences au début du XIII^e siècle, en signalant l'importance des traductions arabo-latines pour l'évolution de ces savoirs. Dans la bibliothèque de Richard de Fournival, Gérard de Crémone tient une large place, ce qui n'est guère étonnant, vu le nombre de ses traductions. Boèce est bien sûr présent et Marc Moyon fait le partage des vraies et fausses attributions. Une figure se détache parmi les ouvrages du chanoine de la cathédrale d'Amiens : Jordanus de Nemore, mathématicien de premier plan en ce XIII^e siècle. En outre, il semblerait que les sources de son travail soient disponibles, du moins en grande partie, dans la bibliothèque de Richard de Fournival, ce qui permet de confirmer la position de celle-ci dans l'excellence des mathématiques de l'époque. Enfin, ce constat suggère aussi l'idée que Jordanus de Nemore pouvait être proche du chancelier amiénois. L'étude se termine par la mention de trois auteurs absents de la *Biblionomia* : Fibonacci, Alexandre de Villedieu et Johannes de Sacrobosco. À part une ignorance pure et simple de Richard de Fournival, Marc Moyon propose des hypothèses qui permettent, d'une part, de mettre en avant la parenté des sujets traités par Jordanus de Nemore et Fibonacci, même si la démarche n'est pas la même, d'autre part, de pointer l'éventuelle difficulté à trouver les œuvres. Dans ce dernier cas, on touche à la façon dont Richard de Fournival se procurait ses manuscrits, aspect qui, en l'état actuel des connaissances, reste dans l'ombre.

La bibliothèque de Richard de Fournival était ouverte aux étudiants de la ville d'Amiens. Cette vocation publique se prolonge lorsque des ouvrages passent au collège de Sorbonne. Le socle des manuscrits consacrés au *quadrivium* à la Sorbonne semble avoir été fourni par les livres de Richard de Fournival et de Gérard d'Abbeville, qui en avait d'abord hérité avant de les confier à Robert de Sorbon. Dans ce contexte, Laure Miolo (« Science des nombres, science des formes : arithmétique et géométrie dans les manuscrits de la *Biblionomia* de Richard de Fournival », p. 155-178) commence par analyser le *corpus* arithmétique et géométrique de la *Biblionomia*, en montrant la cohabitation des œuvres de référence anciennes, comme Boèce et les *agrimensores*, avec des travaux récents et novateurs, tels ceux de Jordanus de Nemore. Dans un second temps, Laure Miolo se penche sur la réception de ces ouvrages au collège de Sorbonne. Il est difficile de savoir vraiment qui empruntait quoi, mais Pierre de Limoges, auteur d'un commentaire de la *Nativitas*, a dû lire des ouvrages de Richard de Fournival. De même, au XIV^e siècle, Jean des Murs a été un lecteur des livres ayant appartenu au chancelier amiénois, comme le montrent des notes marginales. La bibliothèque de Richard de Fournival a donc contribué au développement des sciences au XIV^e siècle.

Monica H. Green (« *Richard de Fournival and the Reconfiguration of Learned Medicine in the Mid-13th Century* », p. 179-206) se demande pourquoi Richard de Fournival, alors qu'il a apparemment une formation de médecin, a été peu étudié dans les travaux d'histoire de la médecine. Elle pose également la question de la constitution de sa bibliothèque. On manque d'éditions des textes que possédait Richard de Fournival, ce qui ne favorise pas les recherches. Il a pourtant imprimé sa marque sur la médecine du XIII^e siècle non seulement en rassemblant des manuscrits, mais peut-être aussi en prévoyant l'association de certains traités en un seul volume. En réalité, ce dernier point est difficile à établir et il se peut que des regroupements de textes soient dus à son père, Roger de Fournival, médecin de Philippe-Auguste. Dans le troisième quart du XIII^e siècle, la médecine évolue dans un sens qui donne à l'anatomie une place centrale et l'évolution semble venir d'abord du nord de la France plutôt que de Montpellier ou de l'Italie. Richard de Fournival n'est peut-être pas à l'origine de tout, mais paraît en connexion avec ces faits. Dans un domaine bien précis, Laurence Moulinier-Brogi (« Richard de Fournival, la *Biblionomia* et la science des urines », p. 207-226) rappelle que Richard de Fournival serait lui-même l'auteur d'un traité sur les urines, dont on avait trace dans un manuscrit figurant dans une collection privée au XIX^e siècle, mais qui a, hélas, disparu. Dans la *Biblionomia*, l'uroscopie n'est pas très représentée par rapport à l'ensemble des textes médicaux, ce qui peut étonner, car l'examen des urines est devenu un outil de diagnostic important au XIII^e siècle ; néanmoins, les œuvres principales sont présentes parmi les livres de Richard de Fournival, reflétant bien l'état de cette science à l'époque.

La *Biblionomia* fait référence à des ouvrages de médecine vétérinaire, aspect qui, jusqu'à présent, a été tout à fait délaissé. Deux textes relèvent de l'hippiatrie dans la bibliothèque de Richard de Fournival et Martina Giese (« *Works on Horse Medicine in the Biblionomia of Richard de Fournival in the Context of the High Medieval Tradition* », p. 227-241) montre que ce sont les plus anciennes productions médiévales sur ce sujet. Le *Liber de cirurgia equorum* de la *Biblionomia* peut être identifié avec le traité qu'on nomme la *Practica equorum* ou avec un traité qui a servi de source à Albert le Grand pour le *De animalibus*. Pour ce dernier, deux des dix-sept manuscrits forment un groupe distinct dans le *stemma* actuellement établi et Albert le Grand semble avoir utilisé une version proche de l'un des deux : le manuscrit Oxford, Bodleian Library, Douce 88D. Phénomène remarquable, Richard de Fournival a été l'un des premiers possesseurs de ces traités.

La *Biblionomia* signale une section pour des livres secrets, qui, comme tels, ne sont pas décrits. Nicolas Weill-Parot (« La *Biblionomia* de Richard de Fournival, le *Speculum astronomiae* et le secret », p. 323-338) explore cette notion de secret au XIII^e siècle qui laisse des connaissances dans l'ombre. L'impossibilité d'accéder sans obstacle à la lecture de ces textes n'est qu'une conséquence : en effet, ces ouvrages sont secrets de par leur nature et c'est la raison pour laquelle le public ne peut pas y avoir accès. Le raisonnement va de soi : si ces traités sont secrets (non accessibles à tout un chacun), c'est parce qu'ils contiennent des secrets. Autrement dit, le terme *secret* qui qualifie les livres dans le texte de Richard de Fournival se rapporte au contenu de ces derniers. La critique a pensé à l'astrologie et à la magie,

et Nicolas Weill-Parot analyse toutes les déclinaisons des expressions renvoyant au secret et à l'occultation dans les traités de ces disciplines. Contre toute attente, c'est le discours astrologique qui fournit le plus de renvois à la thématique du secret.

Plusieurs contributions du volume abordent des questions d'attribution d'œuvres à Richard de Fournival. Ainsi Antoine Calvet (« *Le De arte alchemica (inc.: Dixit Arturus explicator huius operis)* est-il une œuvre authentique de Richard de Fournival ? », p. 243-282) propose-t-il de voir dans le *De arte alchemica* un traité composé par le chanoine de la cathédrale d'Amiens, sans preuve absolue toutefois. De même, Charles Burnett (« *Richard de Fournival and the Speculum astronomiae* », p. 339-348) fournit des arguments pour attribuer le *Speculum astronomiae* à Richard de Fournival, mais le doute est toujours permis. Suscitant une enquête approfondie de la part des deux chercheurs, ces articles permettent également d'envisager le développement de l'alchimie et de l'astrologie au XIII^e siècle et Antoine Calvet édite le traité alchimique au centre de son enquête. Jean-Patrice Boudet et Christopher Lucken (« *In Search of an Astrological Identity Chart: Richard de Fournival's Nativitas* », p. 283-322) reprennent le dossier de l'attribution de la *Nativitas* à Richard de Fournival et confirment cette idée avec une bonne probabilité, en montrant comment, dans cet horoscope autobiographique, l'auteur cherche et construit son identité, en parallèle avec l'image de sa propre ville, car les deux se trouvent notamment rattachés au signe de la Vierge. Cecilia Panti (« *An Astrological Path to Wisdom. Richard de Fournival, Roger Bacon and the Attribution of the Pseudo-Ovidian De vetula* », p. 363-400) retrace les circonstances de l'attribution du *De vetula* à Richard de Fournival, dont plusieurs érudits pensent, depuis le XIV^e siècle, qu'il n'est pas d'Ovide. Le nom de Richard de Fournival est mentionné à partir du XV^e siècle, toutefois les arguments pour en faire l'auteur du *De vetula* s'avèrent tout à fait fragiles ; en revanche, le propos du poème semble bien lié à son milieu intellectuel et à celui de Roger Bacon.

Marie-Madeleine Huchet (« *Le quadrivium dans le De vetula attribué à Richard de Fournival* », p. 350-361) ne revient pas sur la question de l'auteur du *De vetula*, mais propose plutôt d'analyser comment le poème présente une classification des sciences du *quadrivium* en tentant de la mettre en rapport avec la conception des sciences chez Richard de Fournival. L'arithmétique et la science des astres occupent la première place dans le *De vetula*. Pour appréhender la science des astres, il faut d'abord passer par l'arithmétique et la géométrie, une vision progressive se met en place dans le texte. En ce qui concerne la précellence de telle ou telle science, on peut avoir deux raisonnements totalement opposés : si l'arithmétique et la géométrie sont le fondement, ce sont les savoirs les plus importants ou, au contraire, si ces deux disciplines sont perçues comme un moyen, l'accent se déplace sur le but final, donc la science des astres. La pensée qui prévaut chez Richard de Fournival est que cette dernière est prééminente et c'est cette même hiérarchie que transmet le *De vetula*, l'astrologie étant supérieure, eu égard à l'astronomie. L'astrologie est un accès à la vérité et à Dieu, car Ovide, ayant établi un horoscope des religions, a entrevu le christianisme.

En fin de volume, la conclusion de Joëlle Ducos (« Conclusion », p. 401-408) permet, comme il se doit, de faire le point sur tout l'ensemble. Elle apporte des remarques suggestives en rapprochant le goût de Richard de Fournival pour

l'allégorie avec d'autres œuvres comme le *Roman de la Rose*. Elle souligne que l'organisation de la *Biblionomia* montre comment s'articulent les savoirs en ce XIII^e siècle. En outre, Richard de Fournival expose ainsi sa curiosité pour différentes disciplines. Plusieurs études convergent pour avancer que les manuscrits du chanoine de la cathédrale d'Amiens jouent un rôle majeur dans la diffusion de la science au nord de la France, et ce dans différents domaines (mathématique, médecine, etc.); de même, au fil des articles, on perçoit un dialogue constant entre théorie et pratique pour toutes sortes de disciplines. Joëlle Ducos rappelle qu'il s'agit d'un auteur qui écrit aussi bien en français qu'en latin, ce qui implique de réfléchir à une répartition des langues : le français convient à l'œuvre poétique et littéraire ainsi que pour transmettre un savoir dans un but plus directement utilitaire que spéculatif ; le latin est réservé à l'élaboration scientifique pointue ou simplement à destination des clercs plutôt que des laïcs.

Signalons encore que chaque article est accompagné d'un résumé en anglais. Loin de se contenter d'un unique index, l'ouvrage en propose quatre (*nominorum*, *locorum*, *rerum* et pour les manuscrits cités), ce qui est très précieux pour la consultation. Souhaitons que ce type d'entreprise suscite des vocations, afin de mieux cerner la grande constellation des écrivains polygraphes du Moyen Âge.

Fleur VIGNERON

Université Grenoble Alpes

UMR Litt&Arts 5316, ISA (Imaginaire et Socio-Anthropologie)

Marie-Pascale HALARY, *La Question de la beauté et le discours romanescque au début du XIII^e siècle*, Paris, 2018 [Nouvelle Bibliothèque du Moyen Âge, 122], 788 p.

Le présent ouvrage est la version remaniée de la thèse de doctorat que Marie-Pascale Halary a rédigée sous la direction de Dominique Boutet et soutenue à l'université de Paris-Sorbonne le 5 décembre 2009. Formulé avec exactitude, le titre éclaire bien le projet intellectuel de l'ensemble de l'ouvrage. Plutôt que de chercher dans le discours romanescque le reflet d'une esthétique médiévale, car la notion d'esthétique, comprise en tant que partie de la philosophie ayant pour objet l'étude de la sensibilité artistique et la définition du beau, n'apparaît pas avant le XVIII^e siècle, M.-P. H. envisage la beauté comme une question, c'est-à-dire comme un sujet donnant matière à discussion sur la conception du beau, qui, au début du XIII^e siècle, informerait le discours romanescque où foisonnent les belles choses : demoiselles, chevaliers, vêtements et parures, châteaux et montures. Le corpus retenu est constitué de trois romans en vers : *Le Bel Inconnu* de Renaud de Beaujeu, *Meraugis de Portlesgues* de Raoul de Houdenc, le *Roman de la Rose* de Guillaume de Lorris, et de trois romans en prose : le *Perlesvaus*, le *Roman de Lancelot en prose* et la *Queste del saint Graal*, tous composés entre 1200 et 1240. Relevant majoritairement de la littérature chevaleresque, le corpus privilégie la littérature du Graal, représentée par un groupe d'œuvres d'une grande cohésion, aux dépens d'œuvres placées en position de satellites, comme le *Roman de la Rose* qui est moins questionné ou sollicité que les autres romans. Homogène, mais varié, le corpus offre un échantillon représentatif de la littérature du début du XIII^e siècle.

Romania, t. 138, 2020, p. 237 à 244.